

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 74

Number 1 *Identités monstrueuses: violences et invectives dans le roman francophone européen*

Article 9

6-1-2010

Je e(s)t l'autre

Nadia Duchêne

Universidad Pablo de Olavide

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Duchêne, Nadia (2010) "Je e(s)t l'autre," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 74 : No. 1 , Article 9.
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol74/iss1/9>

This Étude de Littérature is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Nadia DUCHÊNE

Universidad Pablo de Olavide

Je e(s)t l'autre

Résumé : Les problématiques de l'immigration et de l'altérité constituent des composantes majeures de l'actualité et suscitent de nombreuses réflexions dans diverses disciplines. La question de l'altérité se pose également comme un thème récurrent et essentiel dans le champ de la littérature. *Partir* de Tahar Ben Jelloun nous emporte dans l'univers des sentiments ambivalents propres à l'altérité : attraction/répulsion, différence/ressemblance, manque/exil, autochtone/étranger, proche/lointain, normal/déviant, tel un laboratoire de mise en discours de l'Autre. Nous examinerons comment, dans le roman, l'enjeu de l'altérité et la force de ses représentations se manifestent.

Altérité, différence, immigration, littérature maghrébine, ressemblance

Les problématiques de l'immigration et de l'altérité constituent des composantes majeures de l'actualité et suscitent de nombreuses réflexions dans diverses disciplines. La littérature ne fait pas exception : la question de l'altérité se pose de plus en plus comme un thème récurrent et essentiel dans ce champ. L'Autre est devenu « producteur de sens » tout comme le révélateur des changements socioculturels. En d'autres termes, l'Autre anime la pensée en ce début de siècle.

Tahar Ben Jelloun, auteur prolifique dont la plume s'exerce dans des genres tout aussi différents que le roman, l'essai ou encore la poésie, a souvent mis en scène des sujets tabous et des questions sensibles à la fois liés à la tradition et aux inquiétudes contemporaines. La question de l'altérité ne fait pas exception et a déjà été abordée, entre autres, dans *L'enfant de sable* (1985), *La nuit sacrée* (1987), *Le racisme expliqué à ma fille* (1997) ou encore *Cette aveuglante absence de lumière* (2001). Ses connaissances en psychologie alliées à une très grande habileté dans l'écriture sont probablement à l'origine de la création de personnages fictifs d'une grande intensité et complexité. Avec *Partir*, lieu de la parole de l'immigré ou du « candidat à l'immigration », l'écrivain nous invite de nouveau à partager la réalité quotidienne de ce

personnage ambigu – fascinant et dérangeant – qu'est l'Autre. La trame du texte nous emporte dans l'univers des sentiments ambivalents propres à l'altérité: attraction/répulsion, différence/ ressemblance, manque/exil, autochtone/étranger, proche/lointain, normal/déviant, tel un laboratoire de mise en discours de l'Autre. Nous examinerons comment s'articule l'enjeu de l'altérité et la force de ses représentations dans le texte de Tahar Ben Jelloun. Pour cela, notre étude s'organise autour de quatre temps: le premier présentera brièvement les traits essentiels de la notion d'altérité; le second abordera ses signes externes, à savoir l'espace et les traits physiques; le troisième s'intéressera à l'altérité à partir du regard porté sur l'Autre et finalement le quatrième point s'attachera à l'Autre en soi. Nous verrons que l'Autre, représenté dans le discours qui le raconte, et l'Autre prenant la parole exercent finalement un jeu de miroir et se retrouvent à travers des thématiques semblables (religion, quotidien, sexualité, immigration).

Dans ce roman au titre évocateur et véritable leitmotiv tout au long de l'histoire, nous suivons l'existence de plusieurs personnages: certains immigrés en Espagne, d'autres restés au Maroc et rongés par leur rêve le plus cher, celui de partir. Ce récit à plusieurs voix se déroule au début des années 1990, période à laquelle le roi Hassan II lance sa campagne d'« assainissement » au nord du pays, officiellement destinée à lutter contre la délinquance, le trafic de drogue, la corruption, la prostitution. Azel, jeune diplômé sans avenir, réussit à franchir l'autre côté de la Méditerranée grâce à l'aide de Miguel, un riche Espagnol mondain, au prix de devenir son amant. Sa sœur Kenza suivra sa trace et deviendra l'épouse de Miguel, la noce obligeant ce dernier à se convertir à l'islam.

La notion d'altérité

Avant de dégager certains traits saillants de l'Autre et sa mise en discours dans le roman de Tahar Ben Jelloun, il convient de délimiter un concept aussi complexe que celui d'altérité. Les travaux que François Hartog (1980), Simon Harel (1992) ou encore Éric Landowski (1997) ont consacrés à l'altérité sont incontestablement enrichissants pour notre propos et permettent d'apporter quelques précisions d'ordre terminologique en plus de rappeler les principes

essentiels sur lesquels reposent l'altérité et son inscription littéraire.

Il est intéressant de constater que le concept «Autre» vient du latin *alter*. Selon le Littré, «[e]st autre ce qui n'est pas la même personne ou la même chose». Par ailleurs, des termes tels que *altérer*, *alternatif* ou encore *altération*, relevant de la même famille que le mot latin *alter*, partagent un changement d'état – en bien ou en mal, une opposition et donc un choix. L'Autre se reconnaît dans la différence; l'Autre est d'abord quelqu'un qui n'est pas Moi ou encore l'Autre n'est Autre que par rapport au Même. L'un des éléments fondamentaux de l'altérité s'inscrit donc dans la sphère du relationnel sur laquelle repose la distinction entre deux individus. Selon François Hartog,

[d]ire l'autre, c'est le poser comme différent, c'est poser qu'il y a deux termes a et b et que a n'est pas b [...]. Mais la différence ne devient intéressante qu'à partir du moment où a et b entrent dans un même système [...] Dès lors que la différence est dite ou transcrite, elle devient significative, puisqu'elle est prise dans les systèmes de la langue et de l'écriture (1980 : 225).

Une relation de deux n'est cependant pas suffisante pour parler d'altérité. L'analyse de Landowski est intéressante en ce sens où elle permet d'affiner le concept grâce à la notion de «groupe de référence» nous avertissant du risque de confusion entre *différence* et *altérité*. Un passage de la différence vers l'extériorité doit se produire et c'est pourquoi il convient de nuancer ces deux notions :

En réalité, les différences pertinentes, celles sur la base desquelles se cristallisent les véritables sentiments identitaires, ne sont jamais entièrement tracées par avance : elles n'existent que dans la mesure où les sujets les construisent et que sous la forme qu'ils leur donnent. Avant cela, il n'y a à vrai dire, entre les identités en formation, que de pures différences positionnelles, presque indéterminées quant aux contenus des unités qu'elles opposent (1997 : 25-26).

Il est important de retenir que les éléments qui serviront à «façonner» et à définir l'Autre sont souvent fixés par le groupe de référence. Éric Landowski mentionne d'ailleurs que pour qu'il y ait altérité, c'est-à-dire une/des différence(s) entre un groupe et un autre, entre un personnage et un groupe, il est indispensable de construire un univers de sens et de valeurs (*ibid.* : 27). C'est

pourquoi l'appréhension de l'Autre se fait selon des schémas « en vigueur » qui seront les critères sur lesquels repose cette altérité puisque celle-ci est toujours socialement construite. Des schémas en quelque sorte essentialistes permettant de cimenter la cohésion à travers un ensemble de traits ou codes culturels, religieux, moraux, voire physiques, communs et attribués aux membres d'un groupe Autre. L'Autre est bien le produit d'un processus psychosocial de « mise en altérité » dont l'intensité s'inscrit sur un axe selon des degrés variables pouvant aller de la reconnaissance d'une proximité à un rejet radical, d'une interdépendance à une étrangeté achevée. Construction, inclusion et exclusion sociale sont liées par un système de représentations et se situent à la base de l'altérité. Ce groupe, pouvant renvoyer à une catégorie sociale, familiale, professionnelle, religieuse ou encore ethnique, est donc indispensable pour mieux désigner les marques significatives de l'altérité. Fruit d'un discours socio-idéologique, objet d'importantes mutations dans le temps et selon le contexte, l'altérité peut par ailleurs être fragile, changeante, arbitraire, donc inconstante. La perception de l'Autre, son idéalisation, son rejet ou son exclusion proviennent des « démarcations que nous construisons » (*ibid.* : 28) et auxquelles nous accordons des valeurs signifiantes : il s'agit du regard que nous portons sur l'Autre et de la place que nous lui réservons. En outre, l'altérité peut s'inscrire dans un mouvement de réciprocité : elle peut s'exercer aussi bien dans le sens de l'Autre vers le groupe de référence que du groupe de référence vers l'Autre.

En résumé, l'altérité relève d'une construction sociale, d'une part à la lumière de son appartenance à un cadre relationnel entre un groupe de référence et l'Autre et, d'autre part, comme produit d'un discours qui fixe et « instaure » les traits distinctifs de cet Autre. Sans caractère définitif, elle est sujette à des variations dans le temps et relève d'un phénomène scalaire dont les critères peuvent aller de l'inclusion jusqu'à la plus vive ségrégation.

Selon Simon Harel (1989 : 47), deux catégories de récits permettent la mise en discours de l'altérité et les formes d'énonciation de soi dans la littérature : la première raconte l'Autre par le biais d'une voix narrative et la seconde donne la parole à l'Autre, converti en sujet énonçant sa propre altérité par rapport au groupe de référence. Dans le cas de *Partir*, les deux stratégies sont mises en œuvre : Azel exprime son altérité et une voix extérieure

le révèle ; première, deuxième et troisième personnes prennent successivement la parole au long du récit. Nous verrons comment, dans l'univers romanesque de *Partir*, Tahar Ben Jelloun met au jour les formes et significations de l'altérité.

Signes extérieurs de l'altérité : espace et traits physiques

S'agissant d'un roman qui traite de l'immigration et plus largement de la migration, des facteurs tels que l'espace et les traits physiques ont une certaine importance dans l'énonciation de l'altérité. Simon Harel (1992) souligne la question de l'« extraterritorialité » et, en effet, l'origine marocaine d'Azel devient particulièrement signifiante en Espagne. Sa condition d'immigré renvoie à la projection fantasmatique à laquelle se prête facilement le personnage de l'Autre, cette inquiétante altérité qui porte le stigmate de l'étranger, souvent nocif, peu intégrable et objet d'exclusion car différent. Certains proches de Miguel voient en lui des « mauvais penchants » et le méprisent. La gouvernante de Miguel, Carmen, éprouve une véritable animosité à son égard dès les premiers jours : « Quelque chose la contrariait, cela se voyait sur son visage. Miguel se faisait avoir. Il ne se méfiait jamais assez » (2006 : 75¹). Les propos de l'un de ses proches, prétendant également l'avertir d'éventuelles déconvenues, manifestent l'expression d'une hostilité et d'une méfiance à l'égard des étrangers qu'il affuble d'images négatives fondées sur des préjugés à l'endroit de l'immigré : « Ton ami Azel n'est pas fait pour cette vie, tu l'aurais mis à travailler comme manœuvre sur un chantier, je suis sûr qu'il serait heureux, car il aurait été un immigré comme des milliers de ses compatriotes » (142). Plus tard, Azel ne tiendra plus ses engagements professionnels auprès de Miguel et profitera de façon éhontée du bien-être que celui-ci lui offre. Azel provoquera le discrédit, finira par être détesté et considéré comme un être abject par Miguel et son entourage. L'attitude d'Azel servira à « justifier et orchestrer » sa mise en altérité et son exclusion. Au fil de l'œuvre, plus aucune valeur positive ne lui est accordée.

La dimension spatiale joue aussi pour Miguel, d'origine espagnole, à son tour Autre au Maroc. Si Azel subit l'exclusion, le texte met en relief, en revanche, un traitement préférentiel qui se traduit par

¹ Dorénavant, toutes les références à cette œuvre ne comprendront que les numéros de page correspondants. La présence de l'italique dans les citations indique que nous soulignons.

l'inclusion de Miguel au sein du groupe dominant. Sans racine dans ce groupe, il jouit d'une situation privilégiée: « Miguel était proche d'un des cousins du roi, un homme bien introduit dans le palais. Il l'avait mis sur la liste des invités spéciaux, ceux que le protocole laisse passer sans discussion » (46). Son pouvoir se fonde sur la solidarité du groupe social qui l'accueille de même que le statut Autre de Miguel est accentué par le fait que le Maroc est l'espace qui révèle ses insuffisances personnelles et certaines de ses mœurs: « Il aimait la peau mate des Marocains, leur maladresse, mot qu'il utilisait pour parler de leur ambiguïté sexuelle. Il aimait leur disponibilité, qui marquait l'inégalité dans laquelle les liens se tissaient » (46-47). Le Maroc offre à Miguel la possibilité de transgresser plus facilement certaines normes sociales et c'est grâce à cette situation d'altérité que sa liberté personnelle s'en trouve renforcée. Le Maroc devient l'espace de rêves non réalisés. Signalons enfin que Miguel vit sur les hauteurs de Tanger dans la Vieille Montagne: « [...] Miguel avait une belle maison d'où on voyait la medina et une partie de la mer » (45). Symboliquement, ce domicile quelque peu isolé du centre de la ville le distingue d'un grand nombre de Tangerois, renforce sa spécificité au sein de la bonne société et lui confère une apparente respectabilité. Son espace contribue ainsi à façonner son statut d'étranger, d'artiste et de personnage public qui occupe une position sociale dominante. L'espace permet le jeu de la stigmatisation dans le cas d'Azél – l'étranger dont il faut se méfier – et de l'inclusion pour Miguel qui répond au stéréotype de l'étranger « chic » qui confère au pays d'accueil un certain prestige, d'une part, et de l'étranger en quête d'exotisme, de l'autre.

Les traits physiques ou vestimentaires sont d'autres éléments permettant de révéler l'altérité. La physionomie et le style personnels d'Azél et de Miguel les distinguent de leur groupe de référence respectif. S'agissant d'Azél: « Son énergie, sa force physique, *son corps bien bâti* se dégradait jour après jour » (23). Et encore: « El Haj était aussi repoussant physiquement qu'Azél était *séduisant*. Azél *plaisait*, avait avec les filles des rapports épisodiques mais clairs » (33). Puis, lorsque Miguel le recueille chez lui: « Miguel fut stupéfié par la candeur de ce visage et la *beauté de ce corps* où des hématomes étaient visibles » (48). Lors d'une fête organisée par Miguel, Azél sera le centre d'attention, telle une fantaisie exotique de la jouissance, prétexte à la couleur locale fascinante et lieu de projection de désirs inassouvis. Azél personnifie les désirs refoulés

de Miguel : « Miguel lui avait prêté une belle gandoura blanche. Ainsi vêtu, il avait l'air d'un *prince d'Orient*, ou d'un *personnage de film* en noir et blanc des années cinquante » (68).

Quant à Miguel, « [c]'était un homme *très élégant* qui s'habillait avec *goût et finesse* » (45). La mère d'Azal sera également très impressionnée par ce personnage : « Qui était cet homme qui se parfumait comme une femme, qui était *élégant* comme une femme ? Si *beau* avec ça ! » (65). Miguel attire toujours les regards par son allure envoûtante qui lui confère une grande habileté à fasciner son entourage : « Dans un caftan pistache taillé par lui-même, paré d'un superbe collier, Miguel *resplendissait* » (68). Ces caractéristiques se superposent au critère de l'extraterritorialité évoqué plus haut : traits physiques de l'Autre et espace révèlent l'altérité.

Je et l'Autre

La révélation des insuffisances et des non-dits ainsi que la projection des désordres intérieurs de la société marocaine ont progressivement amené Azel à s'en détacher et s'en éloigner. Azel appartient à un sous-groupe qui se démarque du reste de la société : ceux qui veulent « partir » et rêvent d'un ailleurs meilleur. C'est une véritable obsession : « Son idée fixe était là et le poursuivait partout : partir ! Il y tenait, il s'y accrochait » (32). **Le Maroc n'a plus rien à lui offrir, son pays a brisé ses rêves ; les valeurs auxquelles il souscrit et dont il est porteur diffèrent à bien des endroits de sa société d'origine. Ayant perdu son mari, sa mère est contrainte de faire de la contrebande pour gagner sa vie. En dépit de ce milieu modeste et de cet univers familial, le niveau d'études d'Azal le distingue de son entourage marocain. Après des études de droit qu'il a pu suivre grâce à l'obtention d'une bourse, Azel comptait sur l'aide de son oncle avocat. Hélas, ce dernier, bien trop honnête dans l'exercice de sa profession, perd tous ses clients. Azel comprend qu'il lui sera difficile d'échapper au chômage et de s'assurer un avenir sans parrainage : « Il prospectait tous azimuts, aussi bien dans l'administration que dans le milieu des affaires, mais il n'avait pas les épaules assez solides pour s'aventurer dans un monde de requins » (31). Assujéti à un contexte de carences, de désirs inassouvis, de désespoir et de déceptions, fortement marqué par la précarité de l'existence, Azel se laisse aller à la croyance d'un monde meilleur,**

d'un ailleurs qui se transforme en fantasme, en rêve, en l'espace d'un devenir autre.

Contrairement à ses connaissances ou amis dont certains se réfugient dans une vie spirituelle intense, il ne se reconnaît pas dans l'islam et est incapable d'adhérer aux valeurs qu'il prône, « [...] lui qui trouvait la plupart de ses plaisirs dans les interdits de la religion » (23). Les préceptes de l'islam sont étrangers à sa conception de la vie ; il en rejette les schémas uniformisants et conteste son emprise sur la sphère sociopolitique. Lors de sa rencontre avec le recruteur, « Azel voulait le provoquer, lui dire que la religion ne doit pas se mêler de politique, qu'on devrait améliorer les conditions de vie des gens sans les obliger à hanter les mosquées » (26). Constamment amené à démentir les plaidoyers de son entourage en faveur de l'islam dont il dénonce les variantes et les excès, Azel fait l'expérience quotidienne de l'altérité. Sa conscience de ne pas appartenir à la majorité est ratifiée dans quantité de déclarations de rejet et de remise en question face à l'incurie du système marocain. Son personnage flotte dans un aller et venir continuuel entre le fait de regarder l'Autre et d'être regardé par l'Autre. Amalgame du préjugé religieux et de la récrimination sociale, il illustre la synthèse parfaite de l'impie et de la désertion du divin, attributs que le groupe de référence rattache immédiatement à la cupidité et à la bassesse des individus dépourvus de toute conscience. La désunion entre Azel et son groupe de référence est particulièrement flagrante dans une scène d'affrontement entre le jeune Marocain et le passeur Al Afia. Le regard sans filtre que porte Azel sur le groupe de référence l'amène à crier sa révolte, à exprimer son sentiment de perte et de rupture avec le pays dont il est issu, désormais converti en espace brisé. Azel dépeint les traits distinctifs des siens qui vont déterminer son altérité. Sorte de porte-parole des non-dits, il nomme sans pudeur les interdits et les vices de sa société : « [...] car dans notre pays bien-aimé, la corruption c'est l'air que l'on respire, oui nous puons la corruption, elle est sur nos visages, dans nos têtes, elle est enfouie dans nos cœurs, en tout cas dans vos cœurs [...] » (17-18). La réponse fulminante de Al Afia ne se fait pas attendre : « Espèce d'intellectuel, tiens, prends, t'as de la chance, ici on n'aime pas les mecs, sinon ça fait longtemps qu'on t'aurait enfilé ! Tu craches sur ton pays, tu en dis du mal, t'inquiète pas, la police se chargera de te faire dissoudre dans de l'acide » (21). La cassure entre Azel et Al Afia est nette ; Azel est perçu comme une « espèce d'intellectuel »,

tel un perturbateur qui n'accepte pas « l'ordre établi ». De surcroît, l'emploi de la formule « espèce de », catégorie de personnes que l'on a du mal à définir ou à classer, renforce bien le mépris et la « déchirure » entre les deux hommes. Celui qui devrait être un « frère » attaché à sa terre devient un ennemi perfide, une sorte de transfuge de la société marocaine, en somme, une source de malaise et de menace. Le fait de s'opposer au passeur sans scrupules, capable de profiter et de tirer parti du désespoir de certains, transforme Azel en une altérité « traître » et confirme l'énorme écart d'identité entre lui et son groupe de référence. Cette exclusion imprégnée de violence va poursuivre Azel quelques jours plus tard et le vœu de Al Afia sera exaucé. Dramatique sujet politique : Azel est rappelé à l'ordre par la police et détenu au nom de la campagne « d'assainissement ». Loin d'obtempérer, les dérapages à son encontre sont multiples. De ses réponses aux questions de la police, détentrice du pouvoir et représentante de l'autorité de la loi, dépend le sort qui lui sera fait : insultes, tortures, viol. Azel est d'emblée assimilé à un transgresseur destiné à l'Enfer : « Bouge plus, fils du péché ! » (55). Voilà donc l'origine du sentiment de l'altérité déclenché par la rencontre avec la menace de destruction de l'ipséité d'une collectivité ; Azel se convertit alors en ennemi intérieur de cette société marocaine fissurée. Le regard de l'Autre déclenche l'arrachement et lui permet de saisir l'inadéquation à soi ou ce qu'il assume comme l'échec de son parcours personnel.

Je est l'Autre

Interrogeons-nous maintenant sur l'expérience de l'altérité d'Azel en lui donnant la parole pour analyser l'expression du « je » narratif et son rapport à la conscience de soi. Azel est installé dans un double statut caractérisé par le flottement permanent – sorte de non-lieu – entre l'Autre et le Même, l'ici et le là-bas. À cet égard, la lettre qu'il écrit à son pays quelques jours avant son départ pour l'Espagne lorsqu'il reçoit son visa, est intéressante en tant que double procédé littéraire employé ici par Tahar Ben Jelloun : à la fois dialogue – Azel s'adresse au pays – dans lequel le jeu entre la première et la deuxième personne confère au texte un caractère intimiste et monologue, nous suivons le cheminement spontané et désordonné de la pensée du personnage devenu narrateur. Ce procédé permet de renforcer le sentiment de l'enfermement et de

l'isolement éprouvé par Azel. La première partie de la lettre constitue une sorte de déclaration d'intention alors que la deuxième exprime le souhait du retour, le regret du détachement, de la trahison et les raisons qui motivent ce besoin de déracinement ainsi qu'une tentative de réconciliation. Même si l'invective à l'égard du pays est accablante, elle ne traduit pourtant pas un sentiment de haine aveugle mais plutôt le déchirement. La lettre au pays constitue sans nul doute le passage le plus significatif dans lequel est mis en lumière l'écartèlement entre l'attachement à cette terre natale et le refus de compromission avec ceux qui la gouvernent. Azel éprouve un profond besoin d'échanger avec le pays, alors converti en interlocuteur sur papier, seul espace où l'échange est possible. Les lignes noircies sur son cahier deviennent nécessaires pour qu'Azel explique ce qu'il a cessé d'être. Ces lignes sont salutaires car elles permettent d'évacuer les démons intérieurs. Elles sont le lieu d'une évasion dans lesquelles Azel se prépare à la séparation afin de projeter ensuite sa vie dans un re-commencement. La rupture s'impose pour pouvoir re-naître ensuite.

Azel n'hésite point dans ces lignes à « crier » les raisons qui l'ont amené à prendre la décision de partir comme s'il était impératif de mettre les choses au clair, de justifier cet acte, tel un regard posé sur son retrait. L'ambiguïté n'est pas de mise et Azel s'approprie son altérité en mettant en évidence ses difficultés existentielles au Maroc. Les termes « vexations », « humiliation », « prêt à changer », « un homme debout », « être utile », « ne plus montrer un diplôme qui ne sert à rien » (73-74) sont éloquents. Le « je » narratif indique une marque de subjectivité où le personnage d'Azel se libère de ses angoisses d'individu déchiré. La puissance des mots traduit son impuissance comme pour mieux la supporter. C'est en cela que la démarche de l'écriture est salvatrice. La deuxième partie donne à lire une tentative de rapprochement des siens, une sorte de demande de pardon et d'impossibilité à renoncer définitivement aux racines. Azel, conscient de son altérité, se rend compte qu'il conservera sa nature d'être fragmenté en ce sens où la rupture totale avec le Maroc est bien entendu impossible. Nous constatons qu'à cette étape du récit, il s'agit d'un « au revoir » et non pas d'un « adieu ». Si l'exil est ici encore mental, il est aussi réel et presque déjà éprouvé physiquement. Azel ballotte dans un mouvement compris entre « l'altérité du dedans » et « l'altérité du dehors » ; son pays l'« oblige » en quelque sorte à ne pas opter pour « la facilité »

qui consiste à chercher des combines quelque peu dissidentes pour pouvoir avoir une chance de s'en sortir. Malgré la tentative d'apaiser les tourments, lien et déchirure sont de nouveau très prégnants dans ce passage, conflit vertigineux entre le natal et l'extra-natal, entre le Même et l'Autre. Pris dans l'étau d'une arrogante contradiction, le « cher pays » qu'il aime tant ne lui permet pas de vivre. Les raisons à l'origine de son accablement sont finalement celles qui le font être. Azel est disposé à renoncer à lui-même pour « partir ». Il s'oppose aux siens et à lui-même dans la mesure où son altérité est une mise à l'épreuve dans un contexte qui lui est encore inconnu et dans une certaine mesure intolérable : il doit gagner le chemin de sa différence. Son départ s'inscrit ainsi entre un commencement et un recommencement. Partir est une promesse, une révélation de soi ; l'attente de se découvrir hors de ses limites et l'idée d'un retour semblent adoucir la douleur du départ. Quelques mois après son arrivée en Espagne, Azel poursuit la rédaction de la « lettre à son pays » et voit ressurgir son attachement premier dans cet exil, dans un élan de réconciliation avec ce passé. Le personnage cherche un nouvel équilibre dans le temps (entre le passé, le présent et le futur) et tente de se situer dans l'espace (entre l'ici et son ailleurs originel) mais la désillusion est là : « Tu sais, du Maroc on voit l'Espagne mais la réciproque n'est pas vraie [...] j'avoue que je suis déçu » (77). Azel demeure sur les marges de la culture d'accueil ; ce passage vers l'inconnu ne permet ni la rencontre avec soi, ni avec l'Autre. Azel devient autrui, c'est-à-dire le moi qui n'est plus moi, signal d'une séparation avec son être propre et d'une absence à soi-même.

La rencontre avec des compatriotes à l'occasion de sa visite à son amie Silham à Malaga révèle de nouveau le conflit entre le Même et l'Autre dont Azel est la proie. Cette rencontre qui pourrait le reconforter en raison du fait de retrouver ceux qui devraient *a priori* être les siens, le plonge dans un questionnement sur la nature de ses sentiments et sa propre perception de soi. Étranger à lui-même, il se demande : « Suis-je raciste ? Peut-on être raciste contre son propre camp ? Pourquoi les Marocains m'énervent-ils autant ? [...] Pourquoi est-ce que je préfère les éviter ? N'est-ce pas plutôt moi que j'évite, que je fuis ? Je suis dans la fuite et ce n'est pas très glorieux » (89). Azel continue à tenter de s'arracher à cet Autre lui-même ; il porte ce double en lui qu'il ne veut reconnaître comme s'il s'agissait d'un jeu de miroir où le regard de chacun est en proie à la peur qui ne voit en l'Autre qu'un danger. Le miroir, cet objet qui

nous renvoie notre image inversée, oblige Azel à s'interroger sur son identité, d'où ce rapport ambigu qu'il entretient avec lui-même et qui perdure en Espagne. Le rapport est ambigu car ses compatriotes lui renvoient l'image à la fois de ce qu'il est et de ce qu'il n'est pas, deux images qui éveillent un conflit. Étrange paradoxe que ce double qui témoigne de la recherche d'une similitude ainsi que de la reconnaissance de la différence. Il ne s'identifie nullement au groupe des immigrés marocains dans lesquels il revoit son cadre de référence original qu'il désapprouve tout en étant lui-même immigré. Les Marocains alimentent le souvenir du passé dans leurs habitudes de vie : installés dans l'exil, ils sont incapables de se re-construire dans le pays d'accueil et de vivre le présent. Azel voit en eux l'ennui, l'errance, la médiocrité. S'agit-il de la peur de l'Autre, peur de ce qui lui ressemble ou de ce qui relève du même ? Le fossé de différences qu'il creuse entre lui et ses semblables est destiné à le rassurer sur le fait que le Même en cet Autre ne puisse le toucher. Azel tient à sa différence et déteste ces Autres qui lui rappellent sa propre altérité ou son déchirement comme s'il s'agissait d'une scission de l'unité de ses origines. Il découvre l'alternance de son double état – le Même et l'Autre, une mise à l'épreuve de la représentation des siens, figures de son passé. Le lieu perdu hante sa mémoire et l'ici espagnol devient l'espace d'un nouvel enfermement. Il est étonnant de retrouver dans les propos d'Azel la représentation stéréotypée des immigrés maghrébins dans certains discours à teneur ethnocentriste, propos qui réunissent les traits différentiels jouant le jeu de l'exclusion, forme d'instrumentalisation de l'altérité. Azel éprouve le besoin impérieux de fuir ce quartier habité par les Marocains :

Les Marocains que j'ai rencontrés hier me rappellent beaucoup trop ce que j'aurais pu devenir. Ils brassent du vent, vont et viennent comme une abeille dans un bocal où il n'y a plus de miel. Ils subissent, essayant de s'en sortir avec leurs petits trafics, pas grand chose, à peine de quoi enrichir un paumé. Et pour ça, ils ont besoin de recréer la joutya, le souk de leur ville, se retrouver entre eux, même s'ils ne se supportent pas, et au moins se croire au village, se sentir à l'abri (89).

La vie normale, le deuil du passé, la réconciliation s'avèrent impossibles. Le monde meilleur illusoire rompt peu à peu. Éviter ses semblables, ne pas supporter le jeu de miroir, c'est aussi éviter le regard de l'Autre, son jugement et aussi ne pas se regarder, et, au

fond, Azel ne subit-il pas les conditions que lui impose Miguel pour essayer de s'en sortir ?

Car s'il est une autre problématique à mettre en relation avec l'altérité d'Azel, c'est bien celle de son identité sexuelle. Nous l'avons mentionné plus haut, Azel devra payer cher le prix de son départ en Espagne : être au service de Miguel et cela, dans tous les domaines, y compris sexuel. Cet aspect de sa nouvelle vie tournera avec le temps en une plaie béante dans son existence malgré des débuts plaisants mais laissant augurer une transformation – une autre peau – qui s'avérera peu satisfaisante, habitée qu'il est par l'opposition de soi à soi, forme de dédoublement :

Il mettait de beaux habits dont certains avaient appartenu à Miguel, découvrit les pulls et vestes en cachemire, les chaussures anglaises et les chemises sur mesure. Il vivait dans les affaires de Miguel comme s'il habitait une autre peau. Pour la première fois de sa vie il se sentait bien et prenait le temps de s'occuper de lui (85).

Hélas, ce bien-être éphémère, cette situation heureuse dans un premier temps auront rapidement des conséquences néfastes sur son équilibre personnel. La détresse sexuelle amènera Azel à se sentir Autre de nouveau, étranger à lui-même. Azel fait l'expérience de l'écart profond entre soi-même et ce que Miguel lui demande d'être tout en se reprochant de ne pas s'y conformer. Le mal-être plongera le personnage dans les plus grands tourments. Lors de sa rencontre avec Silham, il lui avoue qu'il est devenu l'amant de Miguel et lui confie : « Aujourd'hui, je me sens coupable, je suis au service d'un homme le jour, et la nuit je dois lui donner du plaisir. Je ne sais pas combien de temps je vais tenir. J'ai besoin de te voir plus souvent, j'ai si peur de finir par douter de ma sexualité » (87). L'ambivalence à laquelle il est contraint devient de plus en plus dramatique au fil des pages, à tel point qu'Azel est hanté par un sentiment de transgression de sa véritable personnalité, d'avilissement de son « moi », de sorte qu'il ne se reconnaît plus. Il est intéressant de constater qu'Azel recherche toujours la femme maghrébine pour ses échanges amoureux, tentative de retour à la terre natale, femme qui représente le Maroc en exil et désir maghrébin pour combattre le manque et l'absence. Conflit et écartèlement affolants, qui l'amènent au bout de ses possibilités et de ses défaillances, à un exil de soi :

J'ai honte. Je ne me sens pas fier de moi... Ô cher pays, si tu voyais ce que je suis devenu! Je ne cesse de me chercher des excuses, des arrangements pour me justifier. Je ferme les yeux chaque fois que Miguel me touche, je m'absente, je lui laisse mon corps, je pars faire une balade, je simule, je fais semblant, et puis je me réveille, je me lève et j'essaie en vain de me regarder en face dans le miroir. Ma honte est si grande! (89)

Azel déconstruit la représentation qu'il se faisait de lui-même. Le protagoniste semble appréhender son malaise sous le signe d'une légère schizophrénie, comme s'il était marqué d'une scission interne, d'une dualité insurmontable: « Il couchait avec Miguel mais trouvait son plaisir avec les femmes » (104). La dualité réside dans le fait non pas d'un doute sur sa sexualité – Azel est parfaitement clair à ce sujet –, mais sur son incapacité à se libérer du joug de Miguel, à avoir la force de renoncer, se sentant responsable, entre autres, du devenir de sa sœur Kenza qui attend de pouvoir le rejoindre en Espagne. Azel essaie pourtant de ne pas s'abandonner malgré l'omniprésence du sentiment de honte: « Il maudissait la vie et le destin. Il avait honte mais avait décidé de ne pas sombrer dans la mélancolie et les regrets » (113). Azel sera en mesure de maintenir des faux-semblants pendant quelque temps, mais finira cependant par défaillir dans la hantise de sa propre vacuité et de n'être plus personne.

Le dénouement de l'histoire nous montre bien que la relation entre le Même et l'Autre, que ces mouvements d'éloignement ou de rapprochement ne sont jamais fixés ni figés à l'avance. Ce rapport entre le Même et l'Autre constitue au contraire un espace de modifications et de variations. Azel terminera d'ailleurs ses jours dans cette errance entre le Même et l'Autre. Il finira par travailler en qualité d'indicateur pour la police espagnole antiterroriste afin de pouvoir « rentrer au pays comme un héros ». Sa fin sera tragique: les propos et les agissements de cet être écorché vif s'éclipsent au terme du roman pour laisser Azel mourir assassiné aux mains des Frères. Point de non-retour.

On comprend alors la métaphore de la mer dénommée Toutia, premier personnage avec lequel nous faisons connaissance au début du roman. Il ne s'agit certainement pas d'un hasard: cette mer, symbole de l'eau qui sépare deux rives, peut empêcher la rencontre avec l'Autre. Mais l'eau est aussi le lieu de la symbiose où tout se mélange. Toutia annonce déjà une forte dissonance entre le lien et

la déchirure avec l'Occident. Toutia est associée au bonheur autant qu'au malheur ; elle incarne la vie et la mort, le rêve et la déchirure, la liberté et l'enfermement. Ce double symbolisme est évident à travers le jeu des sens contraires illustrant ainsi la figure symbolique de l'Autre, étrange et étranger.

Partir, fiction ou réalité ? Dans le contexte de la société multiculturelle actuelle, ce roman révèle avec diaphanéité et discernement l'enjeu politique et personnel du concept de l'altérité ; la problématique de l'immigration et les drames qu'elle suppose sont mis en lumière avec brio. Tahar Ben Jelloun nous dépeint plusieurs attitudes face au phénomène de l'immigration-émigration sans occulter la vérité et nous invite à réfléchir sur le statut de l'Autre. L'altérité illustre bien les inquiétudes culturelles et sociopolitiques de notre temps. La littérature des auteurs maghrébins a pendant longtemps accepté le récit de l'Autre, du colonisateur ou encore pris le parti de demeurer silencieuse. Avec *Partir*, le récit donne la parole à cette altérité ambiguë où l'Un et l'Autre se mélangent, se construisent et se déconstruisent. C'est bien là que réside l'originalité et la force de *Partir* ; Tahar Ben Jelloun en alternant « je » narratif et discours du sujet énonçant aborde l'altérité à travers le prisme de deux regards qui révèlent des aspects particuliers de l'Autre qui se superposent, se complètent ou au contraire, mettent en exergue la polarité entre discours collectif et discours individuel.

Nadia Duchêne est professeur titulaire au département de philologie et de traduction à l'Université Pablo de Olavide à Séville (Espagne). Docteur en études ibériques et latino-américaines (Université Paris III). Enseignement de la langue française, de la civilisation francophone et de la traduction. Publications dans les domaines de la sociolinguistique, des études culturelles, de la traduction et de la francophonie.

Références

BAUDRILLARD, Jean et Marc GUILLAUME (1994). *Figures de l'altérité*, Paris, Descartes.

BEN JELLOUN, Tahar (2006). *Partir*, Paris, Gallimard.

BESSIÈRE, Jean (1996). *L'Autre du roman ou de la fiction*, Paris, Lettres modernes.

BRETON, Stanislas (1995). *L'Autre et l'ailleurs*, Paris, Descartes.

FOURNIER, Daniele (1998). *Dire l'Autre*, Montréal, Fides.

HAREL, Simon (1992). *L'étranger dans tous ses états : enjeux culturels et littéraires*, Montréal, XYZ.

-- (1989). *Le voleur de parcours: identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Le Préambule.

HARTOG, François (1980). *Le miroir d'Hérodote: essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard.

KHATIBI, Abdelkebir (1987). *Figures de l'étranger dans la littérature française*, Paris, Denoël.

KRISTEVA, Julia (1988). *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard.

LANDOWSKI, Éric (1997). *Présences de l'autre: essais de sociosémiotique II*, Paris, PUF.

PATERSON, Janet M. (2004). *Figures de l'autre dans le roman québécois*, Québec, Nota Bene.

SAID, Edward (1980). *L'orientalisme: l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil.

SCHNAPPER, Dominique (1998). *La relation à l'autre au cœur de la pensée sociologique*, Paris, NRF Essais.

TODOROV, Tzvetan (1989). *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil.

-- (1982). *La conquête de l'Amérique: la question de l'autre*, Paris, Seuil.

WIEVIORKA, Michel (1997). *Une société fragmentée? Le multiculturalisme en débat*, Paris, La Découverte.